

PRIÈRE DU TEMPS DE GUERRE

Mon Dieu, je ne suis rien, moins devant votre face,
Éblouissant le front voilé du séraphin,
Qu'une ombre de fumée instable et qui s'efface,
Et pourtant, moi l'obscur et le sceptique, afin
Que votre charité m'exauce et satisfasse
Ma douleur, je vous prie en cette guerre sans fin.

Que votre volonté pitoyable délivre
Nos provinces du joug affreux des Allemands
Et de la honte d'être esclaves et de vivre
Parmi l'opprobre et la misère et les tourments.
À voir le mal qu'ils font au beau pays de France,
Qui de nous dans son cœur retrouvera l'amour
Ou le pardon ? Au lieu d'oublier cette offense,
Que la haine nous soit le pain de chaque jour.

Délivrez-nous de toute indulgence ! Et si, même
La prière divine, à ma bouche aujourd'hui,
Dans sa rude ferveur semble impie et blasphème,
Ô Tout-Puissant, dernier espoir, suprême appui,
Entendez le long cri d'éternel anathème
Qui monte vers le ciel des gouffres de ma nuit.

Par les puits corrompus et les sources tariés,
Par les fermes à l'abandon et les vergers
Sans arbres, les jardins et prés d'herbes flétries
Où rôdent des troupeaux que les mauvais bergers
Pourchassent dans la steppe aride des prairies,
Par le bétail frustré de crèches et pâtis,
Qu'ils soient maudits !

Par les toits démolis et par l'humble chaumière,
Des pauvres mendiant un lambeau de l'azur
Avec sa porte basse ouverte à la lumière,
Par les combles heureux de baigner dans l'air pur,
Par les auvents de tuile et les pignons d'ardoises,
Des logis paysans et des maisons bourgeoises,
Par les âtres éteints des châteaux ou taudis,
Qu'ils soient maudits !

Par la Marne et par l'Ourcq, par la Meuse et par
l'Aisne,
Par les canaux sanglants de La Lys à l'Yser,
Par les vallons et les coteaux et cette plaine
Immense qui n'est plus qu'infertile désert,
Par les fleuves sacrés et les rivières saintes,
Que l'eau claire devienne un breuvage d'absinthe
Pour leur soif et les voue à des maux inédits,
Qu'ils soient maudits !

Par les champs défoncés d'obus et de mitrailles,
Par les beaux grains perdus au massacre des blés,
Par les glèbes en friche et labours sans semailles,
Par les ronces de fer et les fils barbelés

Tendus dans les moissons des chevaux piétinées,
Par les récoltes d'or que l'on n'a point vannées
Dans la splendeur des chauds et rayonnants midis,
Qu'ils soient maudits !

Par les bois ravagés, les forêts abattues,
Où les multiples voix des nids et des rameaux,
Avec l'harmonieux feuillage se sont tues,
Par les villes, les bourgs, villages et hameaux
Dévastés de la Flandre et de la Picardie,
Où fume le brasier pourpre de l'incendie,
Par l'ondulement blanc des collines d'Artois
Que déchire un lacis souterrain de tranchées,
Par ce grand cimetière où d'innombrables croix,
Sur des tombes sans noms de soldats, sont penchées,
Pourvoyeurs de la mort, fossoyeurs et bandits,
Soyez maudits !

Par les vierges de Dieu dans les couvents blessées
Jusqu'au fond de leur cœur candide et de leur chair,
Et qui gardent depuis, vivant dans leurs pensées,
Le songe inavoué d'un grand secret amer ;
Par les corps innocents pollués, par ces femmes
Qui pleurent à jamais la souillure des âmes.
Violeurs, tâcherons de mâle œuvre, tandis
Que vos savants zélés excusent et déclament,
Que vos gestes, devant l'univers, soient maudits !

Par le sol plantureux où les belles cultures
Se mouvaient, à longs flots verts et bleus, sous le vent,
Par les corons sans vie, au bord des emblavures,
Les corons, les terrils de Flandre et d'Ostrevant,
Par l'industrie et les usines ruinées
Depuis des jours, depuis des mois et des années,
Par le Nord travailleur émigrant au Midi,
Que leurs richesses mal acquises soient damnées
A ces maudits !

Par la France éprouvée et toi, douce Belgique,
Crucifiée au clair symbole des moulins
Qui tendent leurs bras roux sur le polder tragique
Où ne fleurissent plus les colzas ni les lins,
Mais où brûlent Louvain, Malines et Dixmude,
Ypres et Nieupoort, torches des solitudes ;
Par la pauvre Serbie aux enfants orphelins,
La déploration des villes saccagées,
Par vos droits méconnus, nations outragées,
Et par les Océans aux neutres interdits,
Qu'ils soient maudits !

Par le martyr iconoclaste des églises,
L'effondrement des tours, des nefs et des jubés,
Et la rapine aux doigts crispés de convoitises :
Calices, ostensoirs, ciboires dérobés

Au trésor trois fois saint des calmes tabernacles,
Avec le pain d'hostie et le vin des miracles.
Par ces assauts d'enfer contre le Paradis,
Qu'ils soient maudits !

Par le massacre inique et fou des cathédrales,
Sur la France, depuis des siècles, à genoux,
Ogives pleines d'ombre et verrières royales
D'où le soleil gothique est descendu sur nous.
Colonnes par l'espoir et la foi géminées !
Ample beauté du monde aux pierres profanées,
Décombres de prière et de rêve, que sont
Reims la sublime, Arras l'Espagnole, et Soissons.
Contre le sacrilège inutile et le crime,
Protestez ! Car il faut, porches anéantis,
Que votre divin corps mutilé se ranime
Pour étouffer l'appel que, du fond de l'abîme,
Pousseront ces maudits !

Par la dispersion atroce des familles
De Lille, de Douai, de Tourcoing, de Roubaix,
Par le servage monstrueux des jeunes filles,
Quand Tergnier ou Bapaume ou Péronne flam-
baient
Par les vieillards traînés captifs en Allemagne
Et parqués à l'étroit, sans hygiène et sans pain,
Par les camps de la mort, la vermine et la faim
Qui torturent les prisonniers et par les bagnes
Où l'on vous supplicie, otages et proscrits,
Qu'ils soient maudits !

Ah ! que par chaque plaie au flanc de la Patrie,
Par toute la pitié française et nos douleurs,
Pour leurs forfaits sans nombre et pour leur barba-
rie,
Les nourrissons tués, les vieux frappés, les pleurs
Des mères, par l'horreur indicible et qui crie
Vengeance au plus haut ciel, contre eux, contre les
leurs,
Par l'ivresse et l'état tardif de la victoire,
Qu'ils portent, déprimés, un faix de discrédit,
Dans les âges futurs et la future histoire,
Qu'ils soient maudits !
Ils sont lâches, ils sont fourbes, ils sont impies,

Ils sont les assassins déments des hôpitaux,
Que la Justice les flagelle et qu'ils expient
Tant de rapt, de dols, d'infamies et fléaux.
Seigneur, par les foyers dispersés et la cendre
Des bûchers allumés au revers des sillons,
Sur leurs meules, sur leurs maisons, faites descendre,
Dans un vent de colère aux rouges tourbillons,
La pluie âcre, le soufre embrasé de Gomorrhe,
Que les feux de Sodome épouvantent encore
Les horizons du soir sinistrement grandis.
Qu'ils soient maudits !

Qu'ils aillent, lamentable et morne caravane,
Sans abri ni repos, d'un exode pareil
À celui de nos gens de la France artisanale,
Dans le gel et sous la morsure du soleil,
Et qu'ils aillent, tribus d'errants, au long des routes,
En haillons, éreintés, le ventre creux, afin
De connaître à leur tour débâcles et déroutés,
L'angoisse de l'exil, l'avarie et la faim,
Les mioches ouvrant leur bouche à la becquée
Avare, dans l'effroi de la bête traquée
Derrière les fusils et les couteaux brandis.
Qu'ils soient maudits !

Que votre règne arrive, ô Seigneur, et seconde
L'effort et le destin des races, que ce soit
La fin du crépuscule ensanglanté du monde,
L'instant de la défaite et du plein désarroi.
L'heure où la représaille impitoyable accable
Ce peuple, parmi tous despotique et coupable,
Sous le poids de sa faute et de son châtement,

Que le rêve insensé de l'orgueil allemand
S'écroule peu à peu comme un château de sable,
Et triomphe la Paix bienfaisante et semblable
Au printemps qui fleurit de roses un courtil !
Ainsi soit-il !

Mars 1918. Léon Bocquet.